Banque commune d'épreuves des écoles de management (BCE), France

Session 2024, filière ECT

Résumé de texte ICN-ISC Paris

Durée : 3 heures

Ce que traite le sujet

- Consignes
- Texte

Sujet reproduit sans retouche à partir de la page suivante.

Résumé des parties, chapitres de cours liés et autres années :
prepahelp.com/annales/bce/ect/2024/resume-icn

Prepa Help ne revendique aucun droit sur le sujet, propriété de l'organisateur du concours.

Code sujet : 305

BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Conception : ICN Business School – ISC Paris Grande École

—

FILIÈRE ÉCONOMIQUE ET COMMERCIALE

VOIE TECHNOLOGIQUE

RÉSUMÉ DE TEXTE

Lundi 22 avril 2024, de 8 h. à 11 h.

Consignes :

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), le texte suivant.

Mentionnez le décompte par 50 mots et en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés. Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

N.B. :

Aucun document n'est autorisé. L'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.
Si au cours de l'épreuve, un candidat repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il la signalera sur sa copie et poursuivra sa composition en expliquant les raisons des initiatives qu'il sera amené à prendre.

Tournez la page S.V.P.

Jean-Jacques Rousseau ne croyait guère aux bienfaits de la civilisation ; il redoutait que le progrès de la connaissance et le caractère conventionnel de la vie en société ne corrompent le cœur des humains.

Il ne s'agit pas d'adresser au processus civilisateur un reproche d'ordre moral, ni de louer une très hypothétique bonté naturelle de l'homme, pour se lamenter ensuite qu'elle soit réprimée ou tordue par les mœurs actuelles. La civilisation a certainement des bons côtés, comme l'allongement de l'espérance de vie, et il se peut que sa progression soit en elle-même *neutre* moralement, ni bonne ni mauvaise, mais seulement travaillée par des déséquilibres internes, comme n'importe quel phénomène de croissance qui mobilise des ressources de plus en plus considérables et brise les obstacles qu'il rencontre sur son passage. Cependant, une chose est sûre : plus nous nous éloignons de l'âge des cavernes, plus nous risquons de perdre le contact sensoriel avec la nature. Un lien se distend.

Pour chacun de nos sens, une opération de *décrassage* est désormais nécessaire afin que nous soit rendue la capacité à nous émerveiller des paysages.

Ainsi la vue : l'humanité contemporaine passe le plus clair de son temps de veille devant des écrans, ordinateurs, téléviseurs ou smartphones. Ce n'est pas une nouveauté, mais le fruit d'une longue évolution. Dans les années 1820 sont apparus toutes sortes d'appareils neufs, dans les galeries marchandes et les baraques de foire, qui ont remporté un vaste succès populaire, comme le stéréoscope (il s'agit d'un boîtier avec deux viseurs, un pour chaque œil, qui permet de regarder deux images non superposées donnant une impression de relief), le phénakistiscope (un petit jouet muni d'une poignée, on approche son œil d'une fente pour regarder défiler des images peintes sur un disque qui tourne, ce qui produit une illusion de mouvement), le zooscope (même principe) ou encore le diorama (reconstitution d'un décor en volume). Ces dispositifs ont précédé et préparé l'invention du cinéma, puis de la télévision. Tandis qu'ils proliféraient, notre rapport au visible s'est transformé. Le physiologiste allemand Johannes Müller a entrepris de démontrer, expériences à l'appui, que la vision n'était pas une ouverture sur le monde extérieur, comme on l'avait toujours pensé, mais seulement une affaire interne, les images étant créées en nous par transmission d'électricité au cerveau. Dans ces conditions, pourquoi se donnerait-on la peine de regarder un paysage *en vrai* ? Le voir sur écran suffira. Nous autres, humains du début du XXI^e^ siècle, avec nos smartphones, nos séries télévisées et nos jeux vidéo addictifs, notre habitude de travailler sur des ordinateurs portables que nous trimballons partout et que nous fixons plus longtemps, chaque jour, que les visages des personnes que nous aimons ou les panoramas qui nous entourent, sommes les héritiers de cette révolution du rapport au visible, bien que nous n'en ayons pas conscience. Ce n'est pas que nous soyons faibles, frivoles, que nous cédions à des modes passagères, que nous ayons du mal à nous déconnecter ou que nous ayons tort de regarder-trop-souvent-le-portable-même-à-table. C'est plus profond. Cette attitude mobilise une infrastructure technologique autant qu'une superstructure métaphysique. Nous avons cessé de valoriser la vision directe du monde, qui nous paraît plus ennuyeuse, moins riche en informations et même en sollicitations émotionnelles que les images scintillantes de nos écrans rétroéclairés. C'est pourquoi je me suis longtemps attardé sur les débats philosophiques portant sur l'œil, afin de mettre en avant la transparence de ce dernier, mais aussi sa fonction écologique méconnue : cet organe nous permet d'avoir prise sur nos milieux ambiants. Il n'y a pas d'images se promenant sur le fond de la rétine ou dans la tête ; l'œil touche le monde comme la main.

Mais nos oreilles de même furent bouchées par la modernité. Depuis 2008, plus de la moitié de l'humanité vit en ville. Ce basculement est le résultat d'un mouvement très lent, commencé au Néolithique avec l'établissement des premières cités en Mésopotamie. La ville d'aujourd'hui offre bien des ressources, des facilités, des occasions de travail et de plaisir, cependant, c'est un environnement dans lequel il vaut mieux, tout bien considéré, ne pas entendre trop bien. Si un peu de cérumen obstrue nos tympans, ou si nous arrivons à couper la communication entre notre cerveau et nos oreilles par un effort de concentration, c'est préférable. Car la plupart des lieux que

nous fréquentons – la rue, le café, le métro – sont affreusement bruyants. Nous avons appris à travailler n'importe où, dans les bibliothèques, les lieux publics, les trains et surtout dans les *open spaces*. C'est une force, mais nous n'y sommes parvenus que par un long *training* à la surdité volontaire. Résultat, quand nous nous retrouvons dans une forêt ou sur un bord de mer, nous faisons figure, par rapport à nos lointains ancêtres les chasseurs-cueilleurs, ou simplement à un paysan du XIX^e^ siècle, d'infirmes auditifs. Rares sont les oiseaux dont nous reconnaissons le sifflement. La mouette et la chouette, peut-être – encore que nous confondions la première avec le goéland et la seconde avec le hibou. Mais combien d'entre nous distinguent le chant du merle de celui du rossignol, celui de la mésange de celui du rouge-gorge ? La musique du monde ne nous dit plus rien. Quel est le problème ? L'humanité, si elle couvre de son vacarme incessant les voix de la nature, risque de se retrouver coincée dans sa bulle sonore comme dans une prison. Le risque est que le brouhaha finisse par être si dense que nous y égarions même la voix des humains.

Mais l'odorat a subi, lui aussi, un traitement de choc. Si une machine à remonter le temps existait et que nous nous retrouvions dans une rue d'Amsterdam en 1630, à l'époque de Descartes, nous ne serions pas perdus. Il nous faudrait nous habituer à l'accent flamand, anglais ou français ; nous aurions aussi quelques bonnes *touristas* en perspective ; mais rien d'insurmontable. Les viandes bien cuites, les légumes bouillis ou les fruits ne nous provoqueraient pas d'accidents intestinaux majeurs. À l'eau servie en ville, nous devrions préférer la bière ou le thé. En somme, nous saurions nous acclimater, nous faire petits dans le Grand Siècle. L'une des principales difficultés cependant serait olfactive : en ces temps cartésiens, pas d'égouts enterrés, pas de lavage des corps à grande eau, oubliez la douche quotidienne au savon, pas de toilette intime, pas de lessive hebdomadaire des habits et des draps. Nous en aurions des haut-le-cœur ! À partir du XVIII^e^ siècle, notre environnement a été méthodiquement désodorisé. Rien n'a échappé à ce grand récurage : les corps, les vêtements, les lieux d'aisance et d'habitation mais aussi les campagnes où les marais, les rivières débordantes et les fosses à purin ont été maîtrisés.

D'un côté le monde contemporain a peu d'odeurs à offrir ; de l'autre nous n'y prêtons guère attention. Et pour cause, qu'y a-t-il à respirer en ville aujourd'hui, sinon des gaz d'échappement, des effluves de renfermé, des flatulences embarrassantes ou des w.-c. négligés ? Presque rien... Nous avons pris l'habitude de fermer nos narines. En promenade à la campagne, nous en oublions de respirer à fond. À part les fleurs, peut-être, et seulement pour les plus grosses et les plus parfumées d'entre elles, comme la rose ou le jasmin, nous ne nous donnons plus jamais la peine de ne rien humer en plein air.

Quant au toucher, voilà certainement de tous nos sens celui qui a subi le plus net déclassement. En 1900 encore, plus d'un Français sur deux travaillait à la ferme ; ils sont moins d'un sur trente à l'heure où j'écris. Non seulement la main était, il y a un siècle encore, le premier outil, mais elle était employée à façonner sans relâche les paysages. Si bien que la *main du paysan* avait partie liée avec la nature : elle était devenue noueuse comme le bois, résistante comme la pierre, le terreau en noircissait les ongles et jusqu'aux moindres sillons. Cette main-là, impersonnelle, impropre à jouer du piano ou à tenir un livre, accomplissait une foule de gestes immémoriaux : elle creusait le sol, fouillait, semait, rebouchait, sarclait, arrachait, cueillait, elle émondait les branches ou les brisait, elle pétrissait, polissait, tressait, pliait, frottait ou frappait. Elle était rougie par le froid vif de l'hiver et durcie à la chaleur des flammes. Ce corps-à-corps harassant avec la nature, nous ne le connaissons plus, du moins pour la plupart d'entre nous. Privés de cette évidence tactile, nous tentons de retrouver quelque chose de l'éden perdu, de l'*intimité du monde*, en exposant notre peau au soleil. L'été, nous vivons quelques semaines en maillot de bain afin de sentir sur nous la chaleur pesante, l'air marin, l'eau salée. Mais le simple fait qu'il s'agisse là d'une période brève et vacante, d'une parenthèse, que mettre un maillot de bain signifie que nous n'avons pas grand-chose à faire, prive cette expérience d'une belle part de son sérieux. Et pourtant, si peu d'heures que nous passions en maillot de bain, étendus sur le sable,

Tournez la page S.V.P.

elles nous suffisent à faire ce constat étonnant : lorsque notre peau entre en contact avec le monde naturel, celui-ci infuse en nous son énergie.

Pour redécouvrir l'esthétique de la nature, il convient donc de revenir sur cet effondrement de notre capacité à percevoir les paysages. Je ne dis pas que j'ai une solution toute faite, je suis pris dans l'évolution historique, le cadre urbain que je viens de décrire. Un peu de philosophie n'est pas inutile néanmoins. Si nous voulons récupérer des yeux, des oreilles, un nez ou une paume, nous devons au préalable prendre conscience de les avoir perdus. Tiens, un autre souvenir de mon père – absent depuis si longtemps – me revient. Lors de nos balades, il me demandait souvent de cesser de marcher, de garder l'immobilité. Il me disait : « Regarde ! » ou « Écoute ! » ou « Respire ! » Le plus souvent, il y avait un chevreuil ou un écureuil devant nous, ou bien un pivert qui frappait un tronc quelque part, des effluves de menthe sauvage ou de blé épaissis par le soleil. Ces arrêts faisaient partie, à ses yeux, d'une sorte d'éducation. Mais avons-nous besoin, à l'âge adulte, des encouragements d'un parent ou d'un professeur ? Non, ni besoin ni envie d'écouter personne, pourtant il est bon que nous nous répétions de temps à autre à nous-mêmes : « Regarde ! » « Écoute ! » « Respire ! »

Cependant la réflexion sur la perception conduit à une autre série de questions, plus abyssales, plus métaphysiques : pouvons-nous nous fier à ce que nous voyons, entendons, sentons, goûtons, touchons ? Faut-il croire ce qu'on voit ? Et d'ailleurs, *que* voit-on, au juste ?

Pour répondre à ces questions, il est indispensable de clarifier la différence entre les *apparences* et la *réalité.* Ces deux concepts n'ont rien de commun, bien que nous ayons tendance à les confondre ou même à employer parfois un mot pour l'autre dans la conversation.

Que les apparences et la réalité ne soient pas une seule et même chose, cela deviendra évident à l'aide d'un exemple. Prenons la promenade en forêt. Vous voyez le chemin déformé par les racines des arbres, la nef vert foncé du sous-bois où le soleil sème ici et là des losanges irréguliers de lumière. Vous écoutez le vent dans les feuillages. Vous respirez les fougères. Maintenant, supposons qu'un chien trottine à côté de vous. La forêt n'aura pas les mêmes apparences pour lui. Côté vision, son paysage est plus pauvre que le vôtre, tout lui semble plus ou moins noyé dans un halo bleuâtre ; les contrastes sont moins nets et la gamme des couleurs resserrée. Côté olfaction, à l'inverse, il a accès à une abondance que vous ne soupçonnez pas. Il repère ici et là des flaques d'urine de renard, de belette ou de biche, il lui arrive même de détecter au sol la piste d'un sanglier. Mais à quoi ressemblera encore cette même scène pour le ver de terre que vous avez failli écraser, sans même vous en rendre compte, il y a un instant, distrait comme vous l'êtes ? Hélas, ce dernier n'a pas d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni de narines pour flairer, pourtant son corps rose et soyeux est parcouru d'une chaîne nerveuse qui lui permet de sentir les vibrations, ainsi que la lumière et l'humidité. Il n'est pas facile de ressentir la forêt à la manière d'un ver de terre. Peut-être pourrions-nous en avoir une idée approximative en nous bandant les yeux, en nous mettant des boules Quies et en nous roulant tout nus dans la boue ? Mais la forêt de la chauve-souris qui se réveillera au crépuscule est plus exotique encore ! Comment imaginer ce que ça fait que de voler entre les troncs d'arbres ou encore de pourchasser un moustique à l'aide d'un sonar ?

Le fait qu'une seule et même forêt puisse revêtir, pour des êtres appartenant à des espèces différentes, des apparences si dissemblables, est lourd de conséquences. Du point de vue philosophique, cela ouvre une brèche : où se trouve la vérité ? Les apparences que perçoit l'être humain sont-elles plus *vraies* que celles du ver de terre ou de la chauve-souris ? En vertu de quels critères ?

Pire : serait-il possible que les apparences nous cachent quelque chose à tous, et que l'ensemble des animaux, humains compris, se fassent des films ? Qu'en vérité la forêt soit posée sur le dos d'un éléphant géant – ou que l'univers soit un gigantesque tas de spaghettis à la sauce

tomate ? Ou bien, y aurait-il derrière le rideau des apparences un dieu barbu en embuscade ? Ou encore, l'Être sur lequel glosent certains philosophes ?

Il y a plusieurs façons de percevoir le monde et elles ne concordent pas entre elles : voilà qui autorise bien des conjectures. Si nous ne pouvons pas croire ce que nous voyons, à quoi nous raccrocherons-nous ? Comment écarter les hypothèses qui se présentent, si farfelues soient-elles ?

Heureusement, il est possible d'aller au-delà des apparences, sans perdre pour autant la raison. La grande ambition de la science est de produire des descriptions rigoureuses de la réalité telle qu'elle est, indépendamment de l'appareil de perception de l'être humain (ou de tout autre être vivant d'ailleurs). Dans la forêt, il y a des atomes de carbone ou d'hydrogène, des électrons et des photons que je ne vois pas mais qui n'ont pas besoin de mon œil, ni des anneaux du ver ni du sonar de la chauve-souris pour exister.

La science ne nous parle donc pas des apparences, mais vise à l'édification d'une description cohérente de ce qu'est la *réalité*. La description est très complète et très détaillée par endroits (nous connaissons la circonférence de la Terre ou la masse de l'atome d'hydrogène). Elle est plus abstraite ou plus indéterminée dans d'autres zones (la physique des particules, par exemple). Cela donne finalement raison aux rationalistes, à un Giordano Bruno ou à un René Descartes : il est possible de forger une description de la réalité qui resterait valable, même si demain les êtres humains subissaient une mutation génétique et écopaient d'un sonar, ou bien perdaient deux de leurs cinq sens.

Sans se soucier des apparences, la science travaille donc à la description de la réalité. Magnifique ambition ! Mais il y a un revers de la médaille, une conséquence fâcheuse : nous ne pouvons pas percevoir la réalité, nous ne la découvrons qu'en théorie. Nos sens nous informent, certes, mais de façon parcellaire, et pour le reste nous n'avons que des échafaudages de connaissances. Autrement dit, *la réalité est pour nous un objet théorique*. Là encore, l'affirmation a l'air bizarre voire un peu folle, mais un exemple rendra cela très évident. Si je marche dans l'herbe d'un jardin et qu'il fait nuit noire, le monde me semble plat et plongé dans la pénombre. Si j'extrapole à partir de ces impressions, je considérerai que les choses en vont ainsi, que nous autres humains habitons une plaine immobile et froide, obscure, de grande dimension, peut-être illimitée. Mais je sais, grâce au travail de la science, qu'il n'en va pas ainsi, que la Terre est ronde, qu'elle tourne sur elle-même à plus de mille kilomètres à l'heure et que, si je n'y vois goutte pour le moment, il me suffit d'attendre, car demain matin la lumière du Soleil, situé à cent cinquante millions de kilomètres, m'éclairera de nouveau. La réalité, telle que je l'appréhende, dépend donc étroitement de l'état des connaissances de mon temps : de même que des humains ont cru jadis que la Terre était plate, ce tableau sera sans doute enrichi par de nouvelles données frappantes d'ici quelques siècles. Ce que nous prenons pour la réalité est donc un *work in progress*. Et parfois, bien sûr, on se trompe !

Or il est encore une autre manière pour l'esprit humain de tenter de se porter au-delà des apparences, qui n'est pas scientifique mais esthétique.

Le propos de la philosophie esthétique, ou du domaine de l'esthétique en général, n'est pas seulement de distinguer l'agréable du désagréable, ni d'établir quels sont les sons doux à notre oreille, les assortiments de couleurs qui conviennent le mieux à notre œil ou les matières les plus douces à caresser. Entretenir une relation esthétique avec les choses, ce n'est pas seulement prêter attention à ses sensations, ce n'est pas une recherche hédoniste de ce qui flatte les papilles ou les narines. Au contraire, la *perspective esthétique* est, après la *perspective scientifique*, l'autre manière que nous avons de nous porter au-delà du sensible. Différente de la science, l'esthétique ne fournit pas d'explications et ne participe pas à l'extension de ce grand objet théorique toujours en chantier qu'est pour nous, à l'image de l'Étoile de la mort en construction dans les premiers *Star Wars*, la réalité. Non, l'esthétique ne prétend pas à la connaissance. Mais elle vise ce que j'ai

Tournez la page S.V.P.

appelé les sources : par la contemplation d'un paysage naturel, je me porte au-delà de l'agrément que j'ai à voir le ciel bleu, à sentir la brise sur mon visage, à respirer des odeurs de marée et de varech et à entendre les piaillements des mouettes, je me porte au-delà des apparences, donc, pour m'ouvrir à la pensée de ce qui ne se peut connaître, n'est pas susceptible d'être attrapé par le langage, et qui pourtant soutient et renouvelle dynamiquement toutes choses, je me branche donc sur l'Ineffable, le Mystère, sur ce que Schopenhauer désignait comme la Volonté et Wittgenstein comme le Mystique, et cela ne mobilise pas seulement la part rationnelle de mon intelligence, mais au contraire tout mon être, en tant que je fais partie moi-même de ce Mystère. C'est pourquoi l'émotion esthétique me traverse de part en part en même temps qu'elle me noue au monde. La perspective scientifique a besoin d'opposer la subjectivité et l'objectivité, le sujet connaissant et l'objet de la connaissance ; mais la perspective esthétique annule ces distinctions et nous montre ces deux dimensions intimement embrassées. Je sens le monde en moi comme je suis dans le monde, et la nature se contemple elle-même à travers mes yeux.

Voilà comme ça se passe. Je m'arrête quelque part. Je m'ordonne doucement : « Regarde ! » « Écoute ! » « Sens ! » « Touche ! » Et si après un moment je m'exclame : « C'est beau ! », ce n'est pas du tout comme si j'étais en train de savourer un carré de chocolat et que je faisais un commentaire, du genre : « C'est bon ! ». La phrase « C'est beau ! » a un sens bien plus profond et à mon avis chacun le devine confusément, même si le dictionnaire ne l'explique pas. « C'est beau ! » signifie, quand j'admire un paysage, que ma pensée vient de faire le grand saut par-dessus la réalité, pour aller directement aux sources.

D'ailleurs, le français courant touche incroyablement juste, quand nous disons, après une promenade en forêt, une randonnée ou une semaine à la mer, « Ça ressource ».

Alexandre Lacroix, *Devant la beauté de la nature*, Champs essais, 2018, p. 315-325.

Travailler les chapitres de ce sujet

Prepa Help suit le programme d'ECT chapitre par chapitre : cours détaillé, méthodes, pièges, exercices et problèmes corrigés pas à pas, tirés des concours. L'essai gratuit donne accès aux chapitres offerts de ta filière, sans carte bancaire.

Chapitres liés à ce sujet

- Méthode : le résumé
- Méthode : initiation au résumé
- Méthode : la langue écrite

Ouvrir l'essai gratuit

Scanne le code ou clique sur le bouton.

prepahelp.com/#essai

Une question sur le concours ou sur ta filière : **écrire sur WhatsApp**

Les autres années et épreuves : prepahelp.com/annales/bce/ect